

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXXXVII. Miss Howe, à Clarisse Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1802

te dirai de bonne-foi le pour & le contre. Mais il me semble qu'étant si loin de mon fujét, il est trop tard aujourd'hui pour y revenir. Peut-être t'écirai-je tous les jours ce que l'occasion pourra m'offrir; & je trouverai, par intervalles, le moien de t'envoyer mes Lettres. Ne t'attens pas à beaucoup d'exactitude & de liaison dans mon stile. Il te suffit d'y reconnoître ma volonté suprême, & le sceau de ton Chef.

LET TRE LXXXXVII.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Mercredi au soir, 12 d'Avril.

Votre récit, ma chere, ne me laisse rien à désirer. Vous êtes toujours cette ame noble qui ne mérite que de l'admiration; supérieure au déguisement, à l'art, au désir même de diminuer ou d'excuser ses fautes. Votre Famille est la seule au monde, qui soit capable d'avoir poussé une Fille telle que vous à de telles extrémités.

Mais je trouve de l'excès dans votre bonté pour ces indignes Parens. Vous faites tomber sur vous le blâme, avec tant de franchise



chise & si peu de ménagement, que vos ennemis les plus envenimés n'y pourroient rien ajouter. A présent que je suis informée du détail, je ne suis pas surprise qu'un homme si hardi, si entreprenant..... On vient m'interrompre.

* * *

Vous avez résisté avec plus de force & plus longtems... J'entens encore une Mere jalouse, qui veut savoir de quoi je suis occupée.

* * *

Votre ressentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas sans reproche dans l'origine ? A l'égard de votre première faute, qui est d'avoir répondu à ses Lettres, vous étiez la seule qui pût veiller à la sûreté d'une Famille telle que la vôtre, lorsque son *Héros* s'étoit engagé si follement dans une querelle qui le mettoit lui-même en danger. Excepté votre Mere, qu'on tient à la chaîne, en nommeriez-vous un seul qui ait le sens commun ?

Pardon encore une fois, ma chere..... j'entens arriver ce stupide mortel, votre Oncle Antonin ; un petit esprit, le plus entêté, & le plus décisif.....

Il

Il vint hier, d'un air bouffi, soufflant, s'agitant ; & jusqu'à l'arrivée de ma Mere, il fut un quart d'heure à frapper du pied dans la Salle. Elle étoit à sa Toilette. Ces veuves sont aussi empêchées que les vieux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas le voir en déshabillé. Que peut signifier cette affectation ?

Le motif qui amenoit M. Antonin *Harlove* étoit de l'exciter contre vous, & de vomir devant elle une partie de la rage ou les jette votre fuite. Vous en jugerez par l'événement. Le bizarre cerveau voulut entretenir ma Mere à part. Je ne suis point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Ils s'enfermèrent soigneusement, la clé tournée sur eux : fort près l'un de l'autre ; car, en prêtant l'oreille, je ne pus les entendre distinctement, quoiqu'ils parussent tous deux pleins de leur sujet.

La pensée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu compter sur ma modération, j'aurois demandé pour-quoi il ne m'étoit pas permis d'entrer. Mais je craignis qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la Maison étoit à ma Mere. J'aurois proposé sans doute de chasser ce vieux démon par les épaules.

épaules. Venir dans la maison d'autrui, pour se livrer à son emportement ! pour accabler d'injures ma chere, mon innocente amie ! & ma Mere y prêter une longue attention ! Tous deux apparemment pour se justifier ; l'un d'avoir contribué au malheur de ma chere amie ; l'autre de lui avoir refusé un azile passager, qui auroit pû produire une réconciliation que son cœur vertueux lui faisoit désirer, & pour laquelle ma Mere, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit se faire un honneur d'employer sa médiation ! Comment aurois-je conservé de la patience ?

L'événement, comme j'ai dit, m'apprit encore mieux quel avoit été le motif de cette visite. Aussi-tôt que le *vieux Masque* fut sorti (vous devez me permettre tout, ma chere) les premières apparences, du côté de ma Mere, furent un air de réserve, dans le goût des *Harloves* ; qui, sur quelques petits traits de mon ressentiment, fut suivi d'une rigoureuse défense d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce prélude amena des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma Mere s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes songes ; car, la nuit & le jour, ma chere, vous m'êtes également présente.

Quand

Quand vos motifs n'auroient pas été tels que je les connois, l'effêt que cette défense a produit sur moi me disposeroit à vous passer votre correspondance avec *Lovelace*. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible ; & je me sens plus d'ardeur que jamais pour l'entretien de notre commerce. Mais je trouve dans mon cœur un motif encore plus loüable. Je me croirois digne du dernier mépris, si j'étois capable d'abandonner dans sa disgrâce une amie telle que vous. Je mourrois plutôt.... Aussi l'ai-je déclaré à ma Mere. Je l'ai priée de ne pas m'observer dans mes heures de retraite, & de ne pas exiger que je partage son lit tous les jours, comme elle s'est accoutumée depuis quelque tems à le désirer. Il vaudroit mieux, ai-je dit, emprunter la *Betty - Harlove*, pour la faire veiller sur toutes mes actions.

M. Hickman, qui vous honore de toutes ses forces, s'est entremis si ardemment en votre faveur, & sans ma participation, qu'il ne s'est pas acquis peu de droits sur ma reconnaissance.

Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, si je ne veux me mettre en guerre ouverte avec ma Mere. Ce sont des agaceries continuelles ; des répétitions qui ne cessent point, quoique j'y
aie



aie répondu vingt fois. Bon Dieu ! quelle doit avoir été la vie de mon Pere ! Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce finge toujourns actif & malfaisant, ce *Lovelace*, a pû pouffer l'artifice..... Mais voici ma Mere qui m'appelle. Oüi, Maman, oüi ; mais de grace, un instant, s'il vous plaît. Vous n'avez que des soupçons. Vous ne pouvez me gronder que de vous avoir fait attendre. Oh ! pour grondée, je suis sûre de l'être. C'est un ton que M. Antonin *Harlove* vous a fort bien appris..... Dieu ! quelle impatience !..... Il faut absolument, ma chere, que je quitte le plaisir de vous entretenir.

* * *

Le charmant Dialogue, que je viens d'avoir avec ma Mere ! Il s'est ressenti, je vous assure, de l'ordre impérieux que j'avois reçu de descendre. Mais vous aurez une Lettre qui se ressentira aussi de tant de fâcheuses interruptions. Vous l'aurez ; c'est-à-dire, lorsque j'aurai moi-même l'occasion de vous l'envoyer. A présent que vous m'avez donné votre adresse, M. *Hickman* me trouvera des Messagers. Cependant, s'il est malheureusement découvert, il doit s'attendre d'être traité à la *Harlove*, comme sa trop patiente Maîtresse.

* * *

Feudi

Jeudi, 13 d'Avril.

Il m'arrive deux bonheurs à la fois ; celui de recevoir à ce moment la continuation de votre récit, & celui de me trouver un peu moins observée par mon Argus de Mere.

Chere amie ! que je me représente vivement vos embarras ! une personne de votre délicatesse ! un homme de l'espèce du vôtre !

Votre homme est un fou, ma chere, avec tout son orgueil, toutes ses complaisances, & tous ses égards affectés pour vos ordres. Cependant son esprit fécond en inventions me le fait redouter. Quelquefois je vous conseillerois volontiers de vous rendre chez Mylady *Lawrence*. Mais je ne sais quel conseil vous donner. Je hazarderois mes idées, si votre principal dessein n'étoit pas de vous réconcilier avec vos Proches. Cependant ils sont implacables, & je ne vois pour vous aucune espérance de leur côté. La visite de votre Oncle à ma Mere doit vous en convaincre. Si votre Sœur vous fait réponse, j'ose dire qu'elle vous en donnera de tristes confirmations.

Quel besoin aviez-vous de me demander, si votre récit rendoit votre conduite excusable à mes yeux ? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte ; & je répète que tous vos chagrins & toutes les persécutions considérés,



fidérés, je vous crois exempte de blâme ; plus exempte du-moins, qu'aucune jeune personne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chere amie, qu'il y auroit de l'inhumanité à vous en accuser. Cette démarche n'est pas de vous. Poussée d'un côté, peut-être trompée de l'autre Qu'on me nomme sur la terre une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vûe, ait résisté si long-tems, d'un côté contre la violence, & de l'autre contre la séduction ; je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connoissances ne s'entretiennent que de vous. Quelques-uns allèguent à la vérité, contre vous, les admirables distinctions de votre caractère : mais personne n'excuse & ne peut excuser votre Pere & vos Oncles. Tout le monde paroît informé des motifs de votre Frere & de votre Sœur. On ne doute pas que le but de leurs cruelles attaques n'ait été de vous engager dans quelque résolution extrême, quoiqu'avec peu d'espérance de succès. Ils savoient que si vous rentriez en grace, l'affection suspendue en reprendroit plus de force, & que vos aimables qualités, vos talens extraordinaires, vous feroient triompher de toutes leurs ruses. Aujourd'hui,

hni,

hui, j'apprens qu'ils jouissent de leur malignité.

Votre Pere est furieux, & ne parle que de violence. C'est contre lui-même assurément qu'il devrait tourner sa rage. Toute votre Famille vous accuse de l'avoir jouée avec un profond artifice, & paroît supposer que vous n'êtes occupée à présent qu'à vous applaudir du succès.

Ils affectent de publier tous, que l'épreuve du Mercredi devoit être la dernière.

Votre Mere avouë qu'on auroit pris avantage de votre soumission, si vous vous étiez rendue ; mais elle prétend que si vous étiez demeurée inflexible, on auroit abandonné le plan, & reçu l'offre que vous faisiez de renoncer à *Lovelace*. S'y fie qui voudra. Ils ne laissent pas de convenir que le Ministre devoit être présent ; que M. *Solmes* se seroit tenu à deux pas, prêt à recueillir le fruit de ses services ; & que votre Pere auroit commencé par l'essai de son autorité, pour vous faire signer les articles : autant d'inventions romanesques, qui me paroissent sorties de la tête insensée de votre Frere. Il y a beaucoup d'apparence que s'il eût été capable, lui & *Bella*, de se prêter à votre réconciliation, c'eût été par toute autre voie que celle dont ils avoient fait si long-tems leur étude.

T. III. P. I.

H

A l'é-



A l'égard de leurs premiers mouvemens, lorsqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginerez mieux que je ne puis vous les représenter. Il paroît que votre Tante *Hervy* fut la première qui se rendit au Cabinet de Verduze, pour vous apprendre que la visite de votre chambre étoit finie. *Betty* la suivit immédiatement; & ne vous y trouvant point, elles prirent vers la Cascade, où vous aviez fait entendre que vous aviez dessein d'aller. En retournant du côté de la porte, elles rencontrèrent un Domestique (on ne le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'étoit *Joséph Léman*,) qui revenoit en courant vers le Château, armé d'un grand pieu, & comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit poursuivi long-tems M. *Lovelace*, & qu'il vous avoit vûe partir avec lui.

Si ce Domestique n'étoit autre que *Léman*, & s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper & de vous tromper vous-même, quelle idée faudroit-il prendre du misérable avec qui vous êtes ! Fuyez, ma chere, si ce soupçon est confirmé pour vous; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui : ou, si vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il est clair que lorsque votre Tante & tous vos amis regurent l'alarme, vous étiez déjà fort éloignée. Cependant ils s'assemblerent tous, ils coururent vers la porte du Jardin; & quelques-uns, sans s'arrêter, jusqu'aux traces du Carosse. Ils se firent raconter, dans le lieu même, toutes les circonstances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, & de toutes les expressions de la douleur & de la rage, suivant les caractères & le fond des sentimens. Enfin, ils revinrent comme des fous, ainsi qu'ils étoient partis.

Votre Frere demanda d'abord des chevaux & des gens armés pour vous poursuivre. *Solmes* & votre Oncle *Antonin* devoient être de la partie. Mais votre Mere & Madame *Hervey* combattirent ce dessein, dans la crainte d'ajouter mal sur mal, & persuadées que *Lovelace* n'auroit pas manqué de prendre des mesures pour le soutien de son entreprise; sur-tout lorsque le Domestique eut déclaré qu'il vous avoit vûe fuir avec lui de toutes vos forces, & qu'à peu de distance le Carosse étoit environné de Cavaliers bien armés.

*

*

*

H 2

J'ai



J'ai eu l'obligation de l'absence de ma Mere à ses soupçons. Elle s'est défiée que les *Knollis* prêtoient la main à notre correspondance ; & sur le champ elle s'est déterminée à leur rendre une visite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choses à la fois. Ils lui ont promis de ne plus recevoir aucune Lettre de nous, sans sa participation.

Mais *Hickman* a mis dans nos intérêts un Laboureur nommé *Filmer*, assez voisin de notre Maison, qui nous rendra plus fidèlement le même service. C'est-là que vous adresserez désormais vos Lettres, sous enveloppe, à *M. Jean Suberton* ; *Hickman* se chargera lui-même de les prendre & d'y porter les miennes. Je lui fournis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en paroît déjà fier. Qui fait s'il n'en prendra pas droit de se donner bientôt d'autres airs ? Il feroit mieux de considérer qu'une faveur à laquelle il aspireroit depuis long-tems, le met dans une situation fort délicate. Qu'il y prenne garde. Celui qui a le pouvoir d'obliger, peut désobliger aussi. Mais il est heureux pour certaines gens de n'avoir pas même le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelque tems, si je le puis, pour voir si tous ces mouvemens
de

de ma Mere s'appaiseront d'eux-mêmes : mais je vous jure que je ne souffrirai pas toujours la maniere dont je suis traitée. Je suis quelquefois tentée de croire que son dessein est de me chagriner volontairement, pour me faire souhaiter plutôt un Mari. Si j'en étois sûre, & si je venois à découvrir qu'*Hickman* fût dans le complot, pour s'en faire une mérite auprès de moi, je ne le verois de ma vie.

De quelque ruse que je soupçonne le vôtre, plutôt au Ciel que vous fussiez mariée ! c'est-à-dire en état de les braver tous, & de ne pas vous voir réduite à vous cacher où à changer continuellement de retraite. Je vous conjure de ne pas manquer la première occasion qui pourra s'offrir honêtement.

Voici les importunités de ma Mere qui recommencent.

* * *

Nous nous sommes vûes d'un air assez froid, je vous assure. Je lui conseille de ne pas prendre long-tems avec moi *cet air d'Harlove*. Je ne le souffrirai pas.

Que j'ai de choses à vous écrire ! A peine fais-je par où commencer. J'ai la tête si pleine, que mon esprit semble rouler sur tant de sujêts. Cependant j'ai pris le parti,

H 3

pour



pour être libre, de me retirer dans un coin du Jardin. Que le Ciel ait pitié de ces Mères! S'imaginent-elles que c'est par leurs soupçons, par leur vigilance & leur mauvaise humeur, qu'elles empêcheront une fille d'écrire, ou de faire ce qu'elle s'est mis dans la tête? Elles réussiroient bien mieux par la confiance. Une ame généreuse seroit incapable d'en abuser.

Le rôle que vous avez à soutenir avec votre *Lovelace*, me paroît extrêmement délicat. Il n'a sans doute qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains! Vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes: cependant j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point apperçue qu'il soit capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous devez feindre du-moins de lui en accorder un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre sitôt le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous fixer dans quelque lieu qui soit hors de ses atteintes. Tant mieux encore, s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que sans la crainte que vos Parens ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous forceroient de retourner sous le joug.

Je

Je crois qu'à toutes sortes de prix vous devez exiger de vos exécuteurs testamentaires, qu'ils vous mettent en possession de votre héritage? Dans l'intervalle, j'ai soixante guinées à vous offrir. Elles n'attendent que vos ordres. Il me sera facile de vous en procurer davantage, avant qu'elles soient employées. Ne comptez pas de tirer un schelling de votre famille, s'il ne leur est arraché. Persuadés comme ils sont que vous êtes partie volontairement, ils paroissent surpris, & tout à la fois fort satisfaits, que vous ayez laissé derrière vous vos bijoux & votre argent, & que vous n'ayez pas pris de meilleures mesures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que tous ceux qui ne sont pas aussi bien instruits que moi, doivent être embarrassés à juger de votre fuite. Ils ne donnent point d'autre nom à votre départ. Et dans quel sens, ma chère, pourroit-il être pris un peu favorablement pour vous? Dire que votre intention n'ait pas été de partir, lorsque vous vous êtes trouvée au rendez-vous; qui se le persuadera jamais? Dire qu'un esprit aussi ferme que le vôtre ait été persuadé contre ses propres lumières au moment de l'entrevue; quelle apparence de vérité! Dire que vous ayez été



trompée, forcée par la ruse; le dire & trouver de la disposition à le croire; comment cette excuse s'accordera-t-elle avec votre réputation? & demeurer avec lui, sans être mariée; avec un homme d'un caractère si connu; où cette idée ne conduit-elle pas la censure du Public? Mon impatience est extrême, de savoir quel tour vous avez donné à tout cela, dans la Lettre que vous venez d'écrire pour vos habits.

Au lieu de satisfaire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils s'efforceront, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins & toutes les mortifications qu'ils pourront s'imaginer. Ainsi ne faites pas difficulté d'accepter le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept guinées? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, & du linge pour les nécessités présentes. Je me flatte, ma très-chère *Miss Harlove*, que vous ne mettrez pas votre *Anne Howe* sur le pied de *Lovelace*, en refusant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occasion, je serai portée à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi; & j'aurai de l'embarras à concilier ce sentiment avec votre délicatesse sur d'autres points.

In-



Informez-moi soigneusement de tout ce qui se passe entre vous & lui. Mes alarmes continuelles, quoique soulagées par l'opinion que j'ai de votre prudence, me font souhaiter qu'il ne manque rien au détail. S'il arrivoit quelque chose que vous crussiez pouvoir me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire; quelque répugnance que vous ayez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux mesures de M. *Hickman*, pour la sûreté de vos Lettres, songez qu'un spectateur juge mieux du combat que celui qui est dans la mêlée. Les grandes affaires, comme les personnes d'importance, vont rarement seules; & leur cortège fait quelquefois leur grandeur: c'est-à-dire qu'elles sont accompagnées d'une multitude de petites causes & de petits incidens, qui peuvent devenir considérables par leurs suites.

Tout considéré, je ne crois pas qu'il vous soit libre à présent de vous défaire de lui quand vous le souhaiterez. Je me souviens de vous l'avoir prêté. Je répète donc qu'à votre place, je voudrois seindre au-moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, aussi long-tems qu'il ne lui échappera rien contre la décence. De la délicatesse dont vous êtes, tout ce qui sera capable



de le rendre indigne de votre confiance ne peut se dérober à vos observations.

S'il en faut croire votre Oncle *Antonin*, qui s'en est ouvert à ma Mere, vos Parens s'attendent que vous vous jetterez sous la protection de *Mylady Lawrance*, & qu'elle offrira sa médiation pour vous. Mais il protestent que leur résolution est de fermer l'oreille à toute proposition d'accommodement qui viendra de cette part. Ils pourroient ajoûter, & de toute autre ; car je suis sûre que votre Frere & votre Sœur ne leur laisseront pas le tems de se refroidir : d'ailleurs jusqu'à ce que vos Oncles, & peut-être votre Pere même, aient fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette Lettre doit vous apprendre le changement de ma première adresse, je vous l'envoie par un ami de M. *Hickman*, sur la fidélité duquel nous pouvons nous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de Madame *Sorlings*. Il connoit même cette femme ; & son dessein étant de revenir ce soir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le tems vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. *Hickman*. Chaque moment peut devenir fort important pour vous, & vous jeter dans